

MÉLANGES RELIGIEUX,

SCIENTIFIQUES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Vol. 9

MONTRÉAL, VENDREDI, 3 MAI 1846.

No. 27

TRADUCTION DE BROWNSON. DE LA GRANDEUR NATIONALE.

Suite et fin.

Bien plus, avec toutes ses richesses, sa puissance productive, son dévouement pour les intérêts du tems et des sens, la condition de la plus grande masse de sa population, même à ne regarder que la vie présente est bien au-dessous de ce qu'elle était, au départ de sa nouvelle carrière, et ne peut soutenir le parallèle même pour le présent, avec la condition des masses de la population, des pays catholiques. La basse classe en Espagne, en Italie, sur la misérable condition de laquelle nous avons jeté—tant d'encre, est sous le rapport physique même, bien supérieure à la basse classe de la Grande Bretagne. Un paysan Italien ou Espagnol a une liberté personnelle, une élévation d'esprit, une dignité d'âme et de manière que vous cherchez en vain dans l'ouvrier anglais. Il sent qu'il est homme; qu'il y a quelque chose de noble attachée à son âme; depuis que notre Sauveur a pris notre nature, et qu'il a répandu son sang pour la racheter. Il a au moins l'usage de ses membres, et un libre accès à la douce lumière, et à l'air du ciel, et n'est pas confiné dans des ateliers communs et infects. Dites tout ce que vous voudrez de l'ignorance et de la superstition papistes. Le culte de la bienheureuse Vierge et des saints n'est pas plus dégradant que le culte du génie. Nous avons vu dernièrement d'après de bons rapports que le sixième de la population en Angleterre était de la classe pauvre, et il a été prouvé par des enquêtes parlementaires que des masses entières étaient élevées sans aucune instruction religieuse, et qu'elles vivaient d'une manière aussi grossière, et aussi stupide que les sauvages de la mer du sud—plusieurs n'ayant jamais entendu parler du Créateur, excepté quand on le blasphémait. Il y a des domaines immenses, des richesses démesurées, du luxe sans borne pour quelques particuliers, mais la pauvreté la plus crasse, et la misère la plus épouvantable pour le grand nombre. Le sol de l'Angleterre qui avait, il y a cent cinquante ans, deux cent quarante mille propriétaires, en a, à présent, moins de trente mille. L'augmentation du paupérisme a concentré sur peu et de propriétaires la possession du sol. Telle est la tendance de votre industrie si vantée de l'Angleterre. Mais l'Italie, la pauvre Italie que la Sainte Alliance doit visiter de sa benigne bienveillance compte, non pas comme en Angleterre un pauvre sur six individus, mais un sur vingt-cinq et les moyens d'éducation sont si amples, surtout dans les états ecclésiastiques, que le père le plus pauvre peut donner à son enfant, sans aucune dépense, la meilleure éducation académique du monde. Cependant nous nous lamentons sur l'Italie, et nous nous fesons gloire de la Grande-Bretagne.

S'il y a quelque vérité dans les principes que nous avons établis—principes qui ne reposent pas sur notre autorité, mais sur l'autorité de Dieu même—on ne doit pas dire, qu'une nation est grande en proportion de sa splendeur et de ses richesses passagères; et s'il y a quelque vérité dans l'histoire et l'expérience, une nation qui dirige toutes ses vues vers le pouvoir et les richesses temporelles, non seulement ne peut pas atteindre la vraie grandeur, mais manquera infailliblement, pour quelque espace de tems assez long, à assurer le bien être temporel de la grande masse de sa population. Nous commençons nous même à en faire l'expérience et nous sentirons de plus en plus la vérité de ces avancés. Ici, le peuple fait les lois; mais en faisant les lois il suit nécessairement le penchant de sa passion dominante. Les lois dans une démocratie sont toujours une exposition du caractère, des goûts, des habitudes, et des passions du peuple. La passion du peuple à présent, est l'acquisition des richesses matérielles soit pour lui même, soit pour être plus à l'aise, plus indépendant, ou pour gagner une distinction dont il se croit digne. Prenez au hasard quelques mille hommes, et demandez leur ce qu'ils désirent du gouvernement; et ils vous répondront, s'ils vous répondent honnêtement—les lois qui facilitent l'acquisition des richesses. Faciliter l'acquisition des richesses est le fondement de toutes les questions qui ont quelques rapports à nos élections. Que ces hommes donnent leurs voix; ils voteront pour les lois, qui dans leur idée, tendent à obtenir cette fin. Mais supposez que cette loi soit passée, combien y en aura-t-il, sur ces dix mille qui pourront en retirer quelque avantage? Certainement pas plus d'un par cent. Il y aura donc neuf mille neuf cents hommes, s'unissant avec l'autre cent, pour faire des lois, qui dans leur opération, seront au bénéfice exclusif du dernier cent. Toute l'action, l'action inévitable de tout gouvernement populaire, où les richesses sont la passion dominante du peuple, est de contribuer à l'inégalité des fortunes; la tendance de toutes les lois sanc-

tionnées, si elles l'ont été par plusieurs, est de concentrer la propriété dans les mains d'un petit nombre, parce que ceux qui les passent, espèrent toujours être du petit nombre de ceux dans les mains desquels elle sera concentrée. Au reste, ce sera toujours là, la tendance, jusqu'à ce que les choses deviennent si mauvaises, que plusieurs dans leur folie et leur désespoir seront portés à tenter le remède insensé de la loi agraire. Quand, sous notre nouveau système d'industrie, qui met peu d'intervalle personnel, entre le maître du sol et le fermier, entre le bourgeois et l'ouvrier, la concentration des propriétés dans un petit nombre de mains devient générale, et entraîne les conséquences les plus funestes. Nous ne voyons en Angleterre que la moitié des maux que ce'a produira parmi nous; parce que là, si on en excepte les districts manufacturiers, il reste encore quelques anciens momens du système féodal pour tempérer les choses. Mais ici le mal n'aura aucun adoucissement. Nous aurons à la vérité une aristocratie; mais une aristocratie qui n'aura aucune des qualités nécessaires pour se rendre supportable. Une aristocratie qui n'est point basée sur la naissance ou sur la sainteté; est toujours intolérable; mais le nouveau système est en guerre contre la grande naissance et contre l'origine noble; il est tout plébéien dans son esprit et ses tendances. Ce système est approuvé, recommandé d'après les opinions alléguées sur les tendances populaires, et sur son hostilité pour tout ce qui reste du vieux système féodal. Sa tendance directe et inévitable est de remplacer le vieux château du baron, par le moulin à coton, et vos "Plugsons de St. Dorothy d'Undershoi" comme les appelle Carillie remplaceront ces vrais nobles d'une éducation soignée et élevée—Des hommes sortis des gouttières sans la moindre vertu, sans la plus petite qualité de générosité, qui ne se sont élevés, que par leurs succès à taxer l'industrie des autres, et qui par leur intrigue sont parvenus à contrôler le monde industriel. Ces Plugsons deviennent nos chefs, nos nobles, leurs noms figurent à la tête des souscriptions, ils figurent comme présidens des banques, et autres corporations innombrables, on les trouve à la tête des lycées, des assemblées de rail-roads, et de tous les rassemblemens possibles. La grande masse du peuple tombe à l'état de machine pour faire marcher d'autres machines. C'est à ce malheureux résultat, que conduit le sentier que nous avons parcouru, jusqu'à présent, et que nous parcourons encore. Nous ne sommes pas encore au bout de la lice; nous n'avons pas encore vu le pire, nous courons vers cet abîme plus rapidement que n'y a couru Jésus. Nous avons en pleine opération toutes les causes qui entraînent la dégradation de l'état, et qui la produiront avec tous les maux qui y sont annexés, et cela plutôt, peut-être, que le plus grand croasseur parmi nous; peut l'appréhender (1).

Mais ce n'est pas tout. Dans toutes les grandes nations industrielles, ainsi appelés, où le nouvel ordre prévaut, et surtout parmi nous, la grande masse du peuple est malheureuse; elle appartient, sous plus d'un rapport au mouvement de parti. Rarement vous trouvez quelqu'un content de son sort, ou satisfait de rester dans la position sociale où il est né. Cette idée absurde d'égalité, qui a été répandue, tourne toutes les têtes, et fait croire à chacun qu'il doit occuper le premier rang. Personne ne veut rester dans un rang inférieur. Nous sommes tous égaux, par conséquent chacun doit être le premier. L'homme pauvre ne peut se contenter de sa pauvreté, pour servir Dieu dans l'état où il est, ni se regarder comme à l'aise, s'il vit pour Dieu. Non; il veut être un autre, il veut être riche, il veut être aussi élevé dans la société que son voisin. Delà il met de côté, ses devoirs spirituels, néglige le bien qu'il peut faire, et risque tout, pour devenir ce qu'il n'est pas, et pour obtenir ce qui le rendra plus malheureux quand il l'aura acquis. Personne ne paraît se souvenir, personne ne veut croire que "bienheureux sont les pauvres d'esprit, car le royaume des cieus est à eux." Et "plus heureux est l'homme pauvre, qui marche avec simplicité, que le riche qui est insensé, et dont les lèvres sont perverses." Ou encore: "Un morceau de pain sec est meilleur dans la joie, qu'une maison pleine de victimes avec la discorde." Nous regardons avec mépris et d'un œil de pitié, celui qui ne montre aucune ambition pour s'élever dans le monde; nous le regardons comme un stupide, aussi dégradé qu'un paysan Autrichien, ou Italien, content de vivre et de mourir dans son état de paysan. Nous regardons celui qui néglige l'occasion de s'élever dans le monde, d'acquérir des richesses et des honneurs, comme un homme qui n'a pas le sens commun. Delà, partout des querelles et des disputes, partout la rivalité, la concurrence, l'envie, la jalousie, les

(1) Nous renvoyons à la fin de cet article une note de M. Brownson.